

ouvert tous les salons algériens, et il s'y était lié d'amitié avec plusieurs de nos illustres soldats : Saint-Arnaud, Péliissier, Canrobert, Trochu, qu'il visitait jusque dans leurs campements ou pendant leurs marches à travers la colonie, le plus souvent faisant la route à pied, en touriste, herborisant, observant, écrivant et se reposant sous la tente à côté du sac plein d'échantillons, qu'il portait gaiement sur ses épaules, quand il ne trouvait pas un mulet pour l'en charger.

Il visita ainsi une quinzaine de fois toutes nos contrées africaines et poussa même jusqu'à Lagouath, dans le désert. Une de ses plus agréables brochures rappelle, qu'avec un guide et un mulet, il parcourut la Kabylie, à la recherche de l'*iris filiformis* qui manquait à la collection du docteur Hénon et qu'il fut assez heureux pour lui en rapporter un magnifique spécimen, qui fut reçu avec un enthousiasme d'enfant, c'est à dire de savant.

Ce perpétuel mouvement d'affaires et d'idées n'empêchait pas le commerce de Paul Eymard de prospérer. En 1838, il rapporta d'Angleterre, dans sa poche, le *battant-brocheur* et cette nouvelle invention fut une amélioration sensible dont la fabrique entière profita ; en 1839, 1844 et 1855, il reçut du gouvernement diverses médailles pour les beaux produits de sa maison qu'il avait mise sur un pied hors ligne et posée au rang des plus célèbres ; mais une récompense qui chatouilla peut-être plus vivement son cœur, ce fut celle qu'il reçut, en 1848, dans des conditions tellement exceptionnelles qu'il en obtint toute sa vie une haute notoriété.

On était au mois d'avril, époque où nos rivières courroucées sont peu maniables même pour les meilleurs mariniers. Le Rhône descendait rapide et terreux, chargé des neiges fondues des Alpes et du Jura, des sables de